



ASSOUN, Paul-Laurent, *Introduction à l'épistémologie freudienne*

Jean-Dominique Robert

Volume 39, numéro 1, février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1983). Compte rendu de [ASSOUN, Paul-Laurent, *Introduction à l'épistémologie freudienne*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(1), 109–109.
<https://doi.org/10.7202/400011ar>

Paul Laurent ASSOUN, **Introduction à l'épistémologie freudienne**. Un vol. 23 × 14 de 223 pp. Paris, Payot, 1981.

L'auteur à qui l'on doit déjà plusieurs travaux relatifs à Freud, Marx et Nietzsche, est agrégé de philosophie, docteur en philosophie et diplômé en psychopathologie et psychologie clinique. Il défend son projet dans la *Préface*. D'abord, il est possible de « soumettre le savoir analytique à une investigation qui en dégage les conditions de possibilité, les principes, les méthodes et les sources » (p. 7). De plus, « ce qui nous intéresse, poursuit-il, c'est l'épistémologie rigoureusement indigène et immanente à la démarche de connaissance qui appartient à Freud. Il ne saurait donc s'agir des apports freudiens pour en inférer une épistémologie, se réclamant en conséquence de Freud. Notre but est beaucoup plus positif : dégager l'identité freudienne, prise dans son idiosyncrasie historique, théorique et pragmatique, en enquêtant sur ses origines, ses fondements et ses finalités. Nous partons donc de ce fait élémentaire qu'il y a revendication par Freud de la psychanalyse comme *savoir* » (pp. 7-8). L'ambition de scientificité existe donc chez Freud, mais « il ne la théorétise jamais pour elle-même » (p. 8). Toutefois, « en des moments-clés, il éprouve le besoin de formuler une sorte de plate-forme épistémologique à la fois remarquablement explicite et excessivement concise » (p. 8). L'auteur se distancie des tentatives antérieures à la sienne, telle celle de Roland Dalbiez. Pour son compte personnel, P.-L. A. entend tirer profit de son précédent travail : *Freud, la philosophie et les philosophes* (PUF, 1976). S'il y a une « autonomie théorique » revendiquée chez Freud, reste qu'il existe aussi chez lui « un rapport spéculaire à cet au-delà du savoir qu'investit la métaphysique » (p. 10). P.-L. A. écrit encore explicitement que son travail peut servir d'introduction historique à une épistémologie freudienne, mais *n'en est pas une* (p. 10). Il entend donc « effectuer un travail précis de repérage historique qui nous mène, à travers transitions et ruptures, jusqu'à la frontière où la conformité des langages débouche sur l'inédit de l'objet » (p. 12). L'auteur exprime son but en une formule brève : « il s'agit d'introduire au savoir freudien en indiquant les modèles de dérivation en lesquels s'enracine son inédit. Il s'arrête donc aux confins de cet inédit. Il vaut donc comme *introduction* et instrument de travail pour *un autre projet*, qui reviendrait à étudier le travail de construction métapsychologique (traité d'épistémologie freudienne qui reste à écrire) » (p. 13,

note 15). Ce travail intelligent et critique montre une fois de plus combien l'auteur est informé de données historiques précises et précieuses. Il prouve également à nouveau la vigueur de sa pensée. Il est bon de réfléchir en compagnie de Paul-Laurent Assoun. Puisse-t-il nous donner l'*épistémologie freudienne* vers laquelle le présent travail l'oriente.

Jean-Dominique ROBERT

Michel MEYER, **Découverte et justification en science. Kantisme, néo-positivisme et problématologie**. Un vol. 25 × 16 de 365 pp., Paris, Klincksieck, 1979.

Comme le dit l'Avant-Propos, « ce livre n'a d'autre ambition que de reprendre la vieille interrogation philosophique sur la science, quant à ses fondements et à sa manière de procéder dans l'acquisition du savoir. Étudier ainsi le lien entre science, savoir et philosophie ne peut se faire que sur de nouvelles bases, tout en tenant compte de la tradition en philosophie des sciences, donc du néo-positivisme » (p. 9). C'est qu'en effet « le positivisme contemporain fait de la science constituée le modèle de tout savoir et de toute connaissance possible. Il rejette tout autre type de pensée philosophique, au nom des succès que la science remporte dans la résolution des problèmes qu'elle pose. Cet "enthousiasme scientifique" privilégie le mode de raisonnement propre aux sciences dont le succès est le plus manifeste, telle la physique, comme étant le type même de rationalité dont la philosophie devrait se pénétrer » (p. 10). Par ailleurs, « Ne s'occupant que de la logique et de la justification de la science, la philosophie positiviste a abandonné le point de vue de la réflexion » (p. 10). Dans une telle optique, « ce que le positivisme appelle "science" est le savoir constitué, achevé, justifié, ne faisant plus problème ; et corrélativement, ce qu'il appelle "philosophie" se réduit à l'étude du constitué. La science ne serait ainsi qu'un corpus de résultats, et la philosophie serait l'analyse de ce qui fait que ces résultats peuvent être dits des résultats. La question philosophique essentielle du néo-positivisme est la suivante : qu'est-ce qu'un résultat ? » (p. 10). Face aux positions précédentes, M.M. pense que « l'activité scientifique, comme activité intellectuelle et cognitive, est un processus de position et de résolution de problèmes. Le savoir s'acquiert en posant des questions, et s'étend en y répondant, et devient science en justifiant les